

## Préface

Je suis très honoré de pouvoir préfacer ce livre, issu d'une thèse de doctorat que j'ai évaluée il y a trois ans déjà, par une fraîche après-midi d'hiver parisien. C'est un livre sur le témoignage des victimes de terrorisme dans l'Espagne postfranquiste, sur leur condition de témoins d'un mal atroce dont elles parviennent rarement à parler et sur la valeur de leur discours face à celui de leurs bourreaux. Des deux terrorismes que Marion Billard analyse dans son travail, il y en a un que n'importe quel citoyen occidental peut facilement interpréter de l'extérieur car il a trait à des schémas qui ne font plus partie de notre culture européenne commune : la religiosité fanatisée et sa transformation en axe radical d'un projet liberticide et totalitaire, au sens presque classique du terme. Il y en a un autre, en revanche, qui est celui qui a le plus touché l'Espagne et auquel la majorité des sources analysées ici font référence. Il peut quant à lui être rattaché à ce qui est aujourd'hui encore un point nodal de l'imaginaire occidental : le nationalisme. Cet outil discursif a acquis au cours des deux derniers siècles une sorte d'habitus bourdieusien. En lisant les plus grands théoriciens de la modernité, d'Ernest Gellner à Umut Özkırmılı, on peut remarquer l'extraordinaire distorsion de la réalité lorsqu'on le transpose à l'analyse universitaire et scientifique, comme cela est malheureusement le cas dans de nombreux travaux sur le phénomène de la violence politique au Pays basque (espagnol).

La distorsion à laquelle je fais référence est notoire. Grâce à cet « habitus » auquel ne devraient pas recourir ceux qui analysent scientifiquement la réalité, elle permet que de nombreux collègues français encensent l'autodétermination du « peuple québécois » mais ignorent celle du peuple corse. Ou, et la dissociation est encore plus étonnante, ils exaltent la lutte du « peuple basque » pour son indépendance et sa souveraineté, mais uniquement dans sa partie espagnole, pas « notre peuple basque » français... Il se trouve que l'un des facteurs essentiels de l'analyse internationale du phénomène de la violence terroriste survenue en Espagne est le poids constant d'une vision romantique qui inscrit cette violence dans un récit ethnociste qui remonte à des siècles ou des millénaires, selon des paramètres caractéristiques d'un (ethno)nationalisme méthodologique en bonne et due forme. Cette perspective n'est pas propre à l'université. Elle dispose de vastes soutiens dans la société et la classe politique, plus précisément dans certaines franges de la gauche française. En 2019, j'ai dû m'infliger le visionnage du documentaire

*Un long chemin pour la paix* de Thomas Lacoste, promu, parmi d'autres acteurs de la mémoire, par la télévision publique française. Il s'agit d'un travail qui recueille des témoignages de politiques, d'universitaires et d'activistes, dans lequel les statuts de perpétreur et de victime se tordent au point de devenir équivalents, suivant un « *frame* » (cadre) nationaliste (basque) qui s'avère surprenant de la part de beaucoup d'intervenants. Tout est construit à partir d'un engagement militant avec les prétendues souffrances (« les traumas choisis », je dirais plutôt, pour reprendre l'heureuse expression du psychiatre chypriote Vamik Volkan) de ce construit subjectif qu'est « le peuple basque » dans sa version nationaliste la plus extrême (mais toujours dirigée contre l'Espagne et non contre la France, cela va de soi...).

Ce que je constate dans ces recherches universitaires et dans les produits mémoriels qui interagissent avec elles, c'est l'adoption explicite du récit du perpétreur. Celui-ci leur sert de cadre. Ainsi, par exemple, si l'on tente d'expliquer pourquoi la violence terroriste basque a perduré lorsque la fin de la dictature du général Franco a laissé place à une démocratie parlementaire décentralisée et pluraliste, une sociologue du CNRS – suspendue au moment où j'écris ces lignes – conclut qu'il ne s'agissait pas d'une démocratie en raison de la continuité du personnel politique franquiste et des activités de groupes d'extrême droite ou paramilitaires. Étonnamment, cette thèse est celle des terroristes d'alors et de ceux qui les ont soutenus depuis cette époque. Ces derniers ont pu avancer cette affirmation en toute liberté dans des livres, à la radio, à la télévision et dans des journaux, précisément parce qu'il existait un cadre de droits et de libertés qui, malgré toutes les contradictions que l'on peut vouloir y mettre, leur donnait la liberté de l'exprimer tout en leur octroyant le plus haut niveau d'autonomie jamais obtenu par une région espagnole.

Pourquoi est-ce que j'écris tout cela? Qu'a à voir tout cela avec ce livre? Beaucoup, car ce livre que j'ai l'honneur de préfacer est vraiment un oiseau rare parmi les livres que l'on écrit en dehors – et souvent à l'intérieur – des frontières espagnoles sur le terrorisme et ses conséquences sur l'Espagne. C'est le résultat d'une thèse de doctorat qui a su surmonter deux dangers méthodologiques que j'ai eu l'occasion de partager avec son autrice. Tout d'abord, un traitement qui conduit à un nivellement des deux terrorismes abordés alors qu'ils sont très différents. L'un est politique et religieux, l'autre ethnonationaliste; l'un est un terrorisme total, en ce que la principale arme est le terroriste lui-même et qu'il peut compter, en plus, sur le soutien d'une petite cellule et sur un appui social limité. L'autre est un terrorisme qu'un essayiste basque a appelé « *terrorismo del bienestar*<sup>1</sup> », « terrorisme-providence », une pratique de la violence dans une société riche et prospère qui a toujours refusé l'auto-immolation et qui avait pour but fondamental de donner un sens à un vaste mouvement politique qui avait

1. AULESTIA Kepa, *Historia general del terrorismo*, Madrid, Aguilar, 2005, p. 183.

besoin de cette violence-là pour donner un sens à son identité en tant que nation. D'autre part, Marion Billard évite aussi un traitement, très courant dans d'autres travaux, qui vise à séparer ces deux pratiques de la violence et qui tend à situer la catégorie « terroriste » dans le phénomène religieux et à la nier dans le cas nationaliste, auquel on attribue un sens plus diffus de « lutte armée » et des airs de justification et de légitimité, déjà évoqués, que lui confère sa lutte pour une souveraineté que l'on a toujours l'habitude de comprendre lorsqu'elle ne nous touche pas *nous* directement.

Le fait d'avoir été capable d'éviter ces deux écueils permet à Marion Billard d'insister davantage sur une série d'idées-forces que je veux souligner. Premièrement, le fait que la généalogie du terrorisme est génocidaire. Le terrorisme et la pratique génocidaire partagent une même origine, fondée sur la volonté d'exclure l'autre de la vie politique et, le cas échéant, de l'exterminer lorsque son bâillonnement ne suffit pas. L'un des grands mérites de ce travail est de réutiliser les réflexions et les débats issus des *Genocide Studies* et des *Holocaust Studies* sur les perpétrateurs et les victimes pour l'analyse culturelle et politique du terrorisme, afin d'en enrichir l'interprétation. Tout cela a une implication que l'autrice n'évoque pas mais que je me permets d'exposer. C'est une erreur d'aborder le phénomène terroriste depuis une analyse excessivement restreinte, qui tend à ne s'enfermer que dans logiques de spécialisation universitaire. Dans le cas spécifique du nationalisme basque radical, le terrorisme n'est rien d'autre qu'une manifestation de premier plan d'une pratique de la violence bien plus large. Il y a beaucoup moins de témoignages de victimes et de bourreaux de cette pratique, car elle a été amplement normalisée comme s'insérant dans une expérience de banalisation de la nation basque des années 1970 jusqu'à nos jours. C'est une expérience qu'il reste encore à étudier, à partir de ceux qui en ont le mieux parlé d'un point de vue théorique : Michael Billig, Thomas Eriksen, Tim Edensor ou Rogers Brubaker.

Le travail de Marion Billard révèle l'importance que le témoignage des victimes et des perpétrateurs acquiert au moment d'analyser et de comprendre la soif de totalité, inhérente au terrorisme (c'est précisément l'ambition de cette totalité qui le situe dans la même généalogie que la pratique génocidaire). Le témoignage de la violence a une dimension bicéphale. D'une part, il s'agit d'un document historique qui s'appuie sur une « communauté de mémoire » qui n'est « partagée » que de temps en temps, pour reprendre les deux catégories théorisées par Avishai Margalit. De l'autre, il s'agit d'un document littéraire qui recourt à des formes narratives dans lesquelles la fiction et la réalité maintiennent des équilibres très divers. Malgré tout, y compris dans les témoignages les plus ancrés dans une élaboration fictive, Marion Billard reconnaît l'existence d'« enjeux du réalisme » qu'il ne faut pas mettre de côté mais plutôt explorer.

En tant qu'historien de la violence, sa conception du témoignage comme document historique m'intéresse tout particulièrement. Car si tel est le cas, il est aussi le reflet d'un contexte précis et montre, à travers son traitement

actuel, les changements que le témoignage lui-même a subis s'agissant de sa signification publique, notamment lorsqu'il émane d'une victime de terrorisme. Presque la totalité des témoignages étudiés par Marion Billard datent du XXI<sup>e</sup> siècle. Si l'on se réfère au terrorisme qui a fait le plus de victimes en Espagne parmi les deux abordés, le nationalisme basque, la période dont datent les témoignages qu'elle analyse correspond précisément à celle où il y a eu le moins de violence terroriste. Si nous partons de la définition de « témoin » que Marion Billard reprend de Tzvetan Todorov (« l'individu qui convoque ses souvenirs pour donner une forme, donc un sens, à sa vie et se constituer ainsi une identité<sup>2</sup> »), je crains que nous n'arrivions à la constatation que les victimes de terrorisme n'ont pas eu d'identité en Espagne entre 1970 et une date difficile à déterminer, mais que nous pourrions facilement situer autour de l'année 2000.

Le témoignage des témoins du terrorisme montre, comme le note l'auteurice, que la violence politique tend à toujours être lue selon le régime d'historicité d'une société donnée. Il est important d'en tenir compte car cela peut nous amener à interpréter le passé selon la lecture présentiste que chaque régime en fait. Ce que j'entends par là, c'est que le recueil de témoignages que fait l'auteurice met en lumière la construction même du concept de l'identité de victime de terrorisme, car celle-ci n'a pas eu lieu en Espagne pendant la période où le groupe terroriste ETA a provoqué 80 % de ses assassinats. C'est la raison pour laquelle la plupart des victimes de terrorisme n'ont donné aucun témoignage de leur expérience ou qu'elles sont en train de le faire après 30, 40 ou 50 années de silence. L'auteurice constate elle-même l'extraordinaire changement qu'a occasionné l'attentat contre Miguel Ángel Blanco, le jeune conseiller municipal du Partido Popular, le parti de la droite espagnole. Survenu en juillet 1997, il a signifié, comme l'affirme l'auteurice, la rupture de la dissociation historique qu'il y avait eu jusqu'alors en Espagne entre ce qui est de l'ordre du public (l'attentat en tant qu'action de communication politique) et du privé, c'est-à-dire la dimension émotionnelle de ce fait, qui pour la première fois, a été transposée de manière massive à la sphère publique, grâce à un répertoire extrêmement large de protestations civiles qui ont servi à canaliser une émotion débordante et irrépressible.

J'apporterai une dernière précision : la majorité des victimes de terrorisme de l'ETA n'ont pas témoigné de leur expérience et de leur souffrance parce qu'elles n'étaient pas considérées comme des victimes par l'ensemble de la société espagnole (et, dans une plus large mesure, au sein de la société basque) dans les années 1970, 1980 et 1990. Il faut dire qu'une infime partie de celles qui ont subi cette violence au cours de ces années-là ont témoigné, alors que cette condition s'était déjà constituée. Comme toute identité, celle de victime est aussi élective. C'est à nouveau à partir de la pensée de Todorov que l'auteurice en rend très habilement compte.

2. TODOROV Tzvetan, *Mémoire du mal. Tentation du bien : enquête sur le siècle*, Paris, Robert Laffont, 2000, p. 141.

Le terrorisme nationaliste basque est un phénomène si mal compris (face au terrorisme djihadiste, dans lequel opèrent des réalités supranationales qui le rendent beaucoup plus compréhensible par tout type de publics et de travaux universitaires) que l'ouvrage de Marion Billard est une bouffée d'air frais qui permet d'être optimiste quant à l'émergence de futurs travaux qui l'étudient depuis les sciences humaines et sociales, sans tomber dans un catalogue insupportable de clichés et de romantisme. Il est bon de rappeler, comme le fait Marion Billard, que les terroristes ne sont pas des « témoins » mais des « usurpateurs du témoignage des victimes ». Le travail si nécessaire qu'elle réalise pour séparer leurs témoignages de ceux de leurs victimes suit deux prémisses. D'une part, le recours à la temporalité est diamétralement opposé dans leurs récits (de l'acte violent vers le passé dans celui du bourreau et vers le présent dans celui de la victime). De l'autre, un ancrage de l'événement qui est tout aussi versatile. L'action terroriste est un axe structurant pour la victime, au point obsessionnel de figer cette minute où tout bascule, comme le fait Philippe Lançon :

« Il était 11 h 25, peut-être 11 h 28. Le temps disparaît au moment où je voudrais le rappeler à la seconde près, comme une tapisserie filée par une parque nommée Pénélope, dont l'ensemble dépendrait du moindre point<sup>3</sup>. »

À l'inverse, le bourreau préfère éviter ce moment, le relativiser dans le récit de sa vie, qui n'a d'autre objectif que celui de le justifier ou de montrer les souffrances qu'il a dû endurer depuis lors.

Il est vain de penser que, face au témoignage de la victime, ce que son bourreau transmet est aussi une expérience vraie, et non un discours élaboré dans le but de justifier son action et d'éluder sa responsabilité ou de la dépersonnaliser. C'est ce qu'affirme Marion Billard dans l'un des passages les plus importants de son livre, en dégagant ainsi quatre variations narratives utilisées par les terroristes : la jeunesse, la folie, la maladie et l'aliénation. J'avais besoin de lire une approche morale aussi catégorique que la sienne :

« Les terroristes de l'ETA sont présents dans ce chapitre consacré à la victimité sans que cela signifie pour autant que nous adoptions un regard équidistant entre ces derniers et leurs victimes. Nous avons montré dans le chapitre précédent comment les terroristes s'emparaient d'un discours victimaire pour écarter leur responsabilité des crimes perpétrés. Il sera ici question non plus du terroriste dans sa relation avec la victime mais du terroriste qui dénonce les actes de maltraitance et/ou de torture réalisés par les forces de l'ordre. Par conséquent, il n'y a pas de comparaison et/ou d'équivalence entre la victime de terrorisme et le terroriste dans la mesure où tous deux expriment des violences appartenant à deux champs distincts : la violence terroriste d'une part, et les violences policières d'autre part. »

3. LANÇON Philippe, *Le lambeau*, Paris, Gallimard, 2018, p. 70.

L'éthique inhérente à cette citation est celle qui fait tant défaut chez beaucoup de collègues français, passionnés par ces « militants illégaux » qui exécutent d'une balle dans la nuque et leurs « conflits historiques » (qui tendent, en réalité, à être une manifestation d'un historicisme très peu historique) qu'ils sont censés représenter. Cette éthique est le fondement d'un livre mesuré et profond, issu d'une thèse de doctorat réalisée non sans efforts et qui n'a pas été exempte de sa pointe de souffrance due à la capacité qu'a l'université à « broyer » les jeunes chercheurs, comme nous l'a récemment raconté Adèle B. Combes<sup>4</sup>. De cette persévérance avec laquelle l'autrice a formé son enquête est né ce livre dans lequel elle cite Catherine Coquio qui, se faisant l'écho de Primo Levi, prévient :

« Nous pouvons “penser” le “crime sans raison” et “connaître” sa logique et ses modalités de réalisation, mais non le “comprendre” ; et même, pour pouvoir le penser il faut entériner “l'incompréhensible” et la “nihilisation du pourquoi”<sup>5</sup>. »

Nombreux sont ceux qui, au sein de l'université française, ont misé sur le fait de « comprendre » la violence terroriste en Espagne, en particulier celle qui la relie à des ethnies traditionnelles et millénaires qui ne sont réelles que dans l'imagination romantique de ceux qui les expriment. À l'instar de Marion Billard qui s'appuie sur C. Coquio, le politologue Scott Straus a quant à lui certifié cette nécessaire « incompréhensibilité » aussi bien du phénomène violent (génocidaire ou, dans notre cas, terroriste) que de celui qui l'exerce :

« Je pense comprendre les prédispositions qui déclenchent la participation initiale, ou du moins j'en comprends certaines, mais lorsque je me réveille la nuit ou au lever du jour et que je réfléchis attentivement à ce que ces personnes disent, il y a quelque chose qui ne colle pas – quelque chose qui, je pense, nous échappe. Ou, si ce n'est pas le cas, alors les répercussions sont incroyablement troublantes. En bref, bien que j'aie réfléchi et consacré du temps à penser aux perpétrateurs, il y a quelque chose qui reste un mystère pour moi, quelque chose que j'ai l'impression de ne pas pouvoir comprendre s'agissant de l'acte de violence, de l'acte de violence répétée<sup>6</sup>. »

Conclure cette préface en faisant appel à cet expert des études sur le génocide et les crimes de masses est une manière de faire honneur à un livre qui, comme je l'ai annoncé dès le début, a su rapprocher dans sa réflexion théorique le phénomène terroriste des autres cas de violence de masse.

4. B. COMBES Adèle, *Comment l'université broie les jeunes chercheurs. Précarité, harcèlement, loi du silence*, Paris, Éditions Autrement, 2022.

5. COQUIO Catherine, « Préface », in Philippe BOUCHEREAU, *La Grande Coupure. Essai de philosophie testimoniale*, Paris, Classiques Garnier, 2017, p. 20.

6. STRAUS Scott, « Studying Perpetrators: A Reflection », *Journal of Perpetrator Research*, 1:1, 2017, p. 29.

Aujourd'hui encore, certains universitaires imprégnés d'idéalismes idéologiques et révolutionnaires refusent de reconnaître cette démarche.

La citation de C. Coquio est chargée de sensibilité. C'est justement le trait essentiel de la recherche doctorale de Marion Billard, celui qui m'a le plus interpellé lorsque j'ai eu l'occasion, grâce à sa directrice Marie Franco, de faire partie du jury devant lequel elle l'a soutenue. Parmi les extraits que je garde en mémoire du livre de Philippe Claudel, *Le rapport de Brodeck*, on peut lire ceci :

« Diodème [...] vivait seul, au-dessus de l'école, dans un logement exigu, inconfortable et poussiéreux. Les livres, les documents et les registres des temps anciens étaient tout son mobilier. "Ce que je voudrais, c'est comprendre, m'avait-il avoué un jour. On ne comprend jamais rien, ou très peu de choses, avait-il poursuivi. [...] Moi, depuis tout petit, j'aime les questions, et les chemins qui mènent à leurs réponses. Parfois d'ailleurs, je finis par ne connaître que le chemin, mais ce n'est pas si grave : j'ai déjà avancé<sup>7</sup>." »

Le plus important du livre de Marion Billard, c'est précisément cela : le chemin qu'il a ouvert.

Fernando MOLINA

Maître de conférences à l'université  
du Pays basque (Espagne)

7. CLAUDEL Philippe, *Le rapport de Brodeck*, Paris, Stock, 2007, p. 42.